



La collection de poche des éditions Zulma

*Le Dernier Revival
d'Opal & Nev*

Dawnie Walton grandit dans une famille mélomane avec des grands-parents fans de jazz et des parents passionnés de soul. Adolescente au début des années 1990 à Jacksonville en Floride, une ville marquée par le racisme, elle découvre le rock alternatif et tout un monde s'ouvre alors à elle.

Devenue journaliste chez *Entertainment Weekly* puis directrice adjointe de la rédaction chez *Essence*, elle décide de se consacrer à plein temps à l'écriture. Naît un premier roman explosif, *Le Dernier Revival d'Opal & Nev*, salué aussi bien par la critique que par le public.

« Génial roman polyphonique, une plongée électrique dans l'histoire du rock et des droits civiques. »

Biba

« Tonique, documenté, vibrant. »

Elle

« L'un des romans les plus immersifs que j'aie jamais lu. »

Ta-Nehisi Coates

DAWNIE WALTON

LE DERNIER
REVIVAL
D'OPAL & NEV

*Roman traduit de l'anglais
par David Fauquemberg*

ÉDITIONS ZULMA

Paris • Veules-les-Roses

La couverture du *Dernier Revival d'Opal & Nev*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
The Final Revival Of Opal And Nev
Walton, Dawnie

© 2021 by Simple Secret LLC.
*All rights reserved including the rights of reproduction
in whole or in part in any form.*

© Zulma, 2023, pour la traduction française ;
2026, pour la présente édition

*Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement
de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes
et de données est interdite conformément à l'article 4,
paragraphe 3, de la directive (UE) 2019/790.*

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



*À mes parents,
à Anthony.*

Les termes suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

NOTE DE L'ÉDITRICE

Par souci de transparence : mon père Jimmy Curtis, batteur de son état, a eu une histoire d'amour avec Opal Jewel au cours de l'été 1970. Il était alors marié à ma mère, qui en 1971 s'est retrouvée enceinte de moi. Avant ma naissance, avant que le monde ait eu le temps d'en savoir plus sur mon père, au-delà de ces quelques détails, il s'est fait tabasser à mort par une bande de racistes durant l'émeute du Rivington Showcase. Et avant que ma mère ait pu enterrer son corps brisé, la maîtresse de mon père a connu une gloire fulgurante.

C'est une histoire personnelle que, tout au long de ma vie, je me suis efforcée de garder secrète. En vingt-cinq ans de journalisme, je n'ai jamais éprouvé le besoin d'en tirer parti. Je suis arrivée là par mes propres moyens – j'ai fait la tournée des plus grands stades de la planète avec le groupe U2 ; on m'a remis des prix pour mes enquêtes sur ce que devenaient les sommes faramineuses récoltées lors des concerts de charité ; j'ai même interviewé des artistes qui, ignorant les liens qui m'unissaient à eux, évoquaient Opal Jewel et Nev Charles, ensemble ou en solo, comme étant leurs modèles : Santigold, les White Stripes ou les Yeah Yeah Yeah, pour n'en citer que quelques-uns. Tous ces articles, je les ai publiés sous le nom de S. Sunny Shelton, que j'ai fait inscrire sur mes papiers d'identité

dès mes dix-huit ans. Le nom que je me suis choisi – cette signature durement gagnée – est une combinaison entre l’initiale de mon prénom de naissance, mon mot préféré quand j’étais petite (*Sunny*, « Ensoleillé ») et cette rue de Philadelphie où la façade ocre brun de la maison de ma grand-mère maternelle s’écaille jour après jour. On pourrait dire que tous les choix que j’ai faits pour me dissocier de la violente naissance d’Opal & Nev ont été de cette nature-là : délibérés, avec un brin de paranoïa.

Mais alors, me direz-vous, qu’est-ce qui me prend soudain d’écrire l’avant-propos d’une histoire que je m’étais juré de ne jamais raconter ? Je pourrais justifier mon implication dans ce projet en expliquant qu’Internet et les chaînes d’information en continu ont changé la donne pour les journalistes, repoussant les limites du possible et bouleversant toutes les règles que nous pensions connaître. Je pourrais vous dire que désormais, sous cette nouvelle ère, lecteurs et téléspectateurs acceptent et même *attendent* un soupçon de parti pris et de subjectivité.

Mais je n’ai pas envie de vous raconter des conneries.

Ce livre existe parce qu’en mars 2015, quand j’ai été nommée rédactrice en chef du magazine *Aural* – la première Africaine-Américaine et la première femme à décrocher ce poste depuis la création du magazine en 1965 –, je me suis enfin autorisée à l’écrire.

Il faut comprendre qu’avant cette promotion ultime, j’avais joué le jeu que de nombreuses femmes noires, si minoritaires dans nos milieux, connaissent bien. Je travaillais dur, je faisais profil bas et, chaque fois que je devais vendre une idée, je m’appliquais à déployer un argumentaire méticuleux, sans faille, en m’appuyant

sur des PowerPoint truffés de données. Malgré tout, j'avais peur que même les plus progressistes de mes collègues blancs ne s'interrogent sur les raisons de ma réussite. Lors des cocktails, cauchemar de l'angoissée sociale que j'étais, je les imaginais colportant des ragots à mon encontre dès que je m'éloignais de leurs petits groupes – roulant de gros yeux et persiflant entre deux bouchées au crabe : « La diversité n'est-elle pas *formidable* ? »

Mais le jour où notre nouveau et jeune directeur m'a promue à ce poste, je n'en ai pas moins refermé derrière moi la porte de mon bureau au quatorzième étage, ouvert la fenêtre donnant sur Liberty Street et crié victoire en direction des malheureux touristes en bas, dans la rue. J'éprouvais de la fierté, bien sûr, mais autre chose aussi, un sentiment plus fort : une liberté. La liberté de me fier à mes goûts, à mon propre jugement, de prendre des risques. On m'offrait enfin une chance, du moins le supposais-je, de me consacrer à ce qui me fascinait depuis si longtemps, mais que j'avais eu l'impression de ne pas pouvoir creuser. J'ai regardé la photo d'Opal Jewel publiée dans *Vogue* en 1972, que j'avais punaisée sur mon panneau de liège – dissimulant soigneusement la signification particulière qu'elle avait pour moi parmi les nombreux souvenirs rock'n'roll réunis dans ce bureau – et j'ai songé : C'est peut-être enfin le moment...



Alors, comme par enchantement, telle la force surnaturelle que j'avais toujours vue en elle, Opal Jewel a surgi dans ma vie peu après ce moment de rêverie. À l'occasion de l'enregistrement pour Netflix, en 2015,

d'une soirée musicale célébrant les arrangeurs de génie, premier événement de cette envergure auquel j'assistais depuis que j'avais pris les rênes d'*Aural*, je suis tombée sur elle – littéralement, puisque les accessoires que nous tenions à la main ont volé par terre, son tube de rouge à lèvres et mon portable ricochant bruyamment sur le marbre.

Ça s'est passé dans les toilettes pour dames du Gotham Hall, à New York, quelques minutes avant le début de la soirée. Nev était à l'affiche, il devait jouer deux de ses vieux tubes solo pour rendre hommage à Bob Hize, le producteur star de Rivington Records, et sa seule présence me rendait déjà bien assez nerveuse. Mais malgré l'honneur rendu à celui qui avait également été son producteur, personne ne s'attendait à ce qu'Opal soit là. (Étrange, si l'on considère que prendre son public par surprise a toujours été sa grande spécialité.)

Elle n'était plus montée sur scène depuis des décennies et sa tenue, ce soir-là, était sobre – une simple robe chemise noire et un turban jaune à motif cachemire qui lui enserrait le crâne en lieu et place des exubérantes perruques d'antan. Pourtant, j'ai tout de suite su que c'était elle. Je la connaissais de la même manière que vous tous, c'est-à-dire comme l'ancienne complice déjantée de Nev Charles : la provocatrice à la peau d'ébène, la rebelle de la mode, la chanteuse/hurleuse afro-punk avant l'heure, la féministe noire décomplexée ressuscitée par le biais de GIFs et de posts Instagram, en ces temps de remous politiques. Bien sûr, de mon point de vue, tant d'autres facettes venaient se superposer à celles-ci : C'était donc elle, la maîtresse cinglée de mon père. Celle pour laquelle il s'était fait tuer. La source des souffrances de ma mère

et, par extension, de ses frustrations à mon égard. Mon idole la plus compliquée.

Quand nous nous sommes percutées – elle franchissant la porte, aérienne, moi sortant d'un pas raide sur les talons aiguilles scabreux que j'avais choisis pour remonter le tapis rouge –, Opal Jewel m'a d'abord gratifiée d'un air exaspéré et d'un regard de la mort, une expression à la « Fais gaffe, baby ! » capable d'engendrer des millions de mêmes. Puis elle a plissé les yeux tandis que je me précipitais pour ramasser son sac à main. Elle m'a redressé la tête d'un doigt sous le menton, et m'a appelée par le premier prénom que j'aie jamais eu. Le prénom que mon père, comme je l'apprendrais par la suite, avait choisi pour moi, inspiré d'un rêve :

« SarahLena », a dit Opal, et ce n'était même pas une question. « La petite de Jimmy. »

C'était un moment que je redoutais et sur lequel je fantasmais depuis mes neuf ans. L'année où un cousin plus âgé que moi, vexé que je l'aie battu à une partie de dames chinoises très serrée, sur le perron de ma grand-mère, avait déclaré que mon père s'était fait défoncer la tête à cause d'une « sale pute chauve ». Comme je le traitais de menteur, il s'était glissé en douce dans la chambre de grand-maman et avait sorti de sa commode en châtaignier la vieille coupure du *New York Times*. Jusqu'à cet article sur la bagarre du Rivington Showcase – illustré par l'iconique photographie d'Opal et Nev prise par Marion Jacobie, identifiant la « victime » comme étant mon père –, j'ignorais tout de cette histoire.

Trop de choses se bousculaient sous mon crâne, tandis que je me trouvais face à Opal dans ces toilettes pour dames, pour pouvoir réagir à chaud. Je n'étais plus une enfant. J'étais une femme de quarante-trois

ans, une grande professionnelle invitée à l'un des événements les plus prestigieux et glamour de l'industrie musicale. Les lumières des toilettes se sont mises à trembloter, annonçant le début de l'émission, si bien que je me suis excusée avant de me ruer dans le couloir. Grâce à mes nouvelles fonctions, j'avais le privilège d'être à l'une des meilleures tables, juste en face de la scène, en compagnie des critiques du *Times* et des dirigeants de Netflix, mais j'avais du mal à prêter attention au spectacle. Si vous le regardez un jour en streaming, à un moment, la caméra fait un panoramique sur le public, et c'est là que vous me verrez : une femme noire au visage grave, avec un collier ras du cou et une masse de dreadlocks sur la tête. Tout le monde autour de moi sourit et chante en chœur avec Bruce Springsteen et Chrissie Hynde, mais moi, je regarde ailleurs. Je scrute les écrans, guettant le passé.

Ce soir-là, je n'ai pas vu Opal copiner avec Nev et son équipe, et elle n'était pas non plus assise près de la table de Hize. Sauf erreur de ma part, elle n'était même pas dans la première moitié de la salle captée par les caméras. J'en étais à boire de grandes gorgées d'eau, en me demandant si ce n'était pas tout simplement le stress de la journée et trois verres de champagne qui m'avaient fait imaginer cette rencontre, quand le serveur s'est approché de notre table. Il a déposé devant moi une part de cheesecake nappée d'une ganache au chocolat, et une note pliée en deux, sur un papier jaune. Je l'ai ouverte. Un numéro de téléphone écrit au marqueur rouge, suivi du célèbre autographe : *OPAL* en lettres capitales bien amples, et l'esquisse d'un diamant.



Nous nous sommes donné rendez-vous au domicile d'Opal à Harlem, ce même *brownstone* où elle avait vécu avec Virgil LaFleur à son arrivée à New York en 1970. LaFleur, son meilleur ami et styliste de prédilection, rôdait autour de nous à l'étage du salon, protecteur à l'égard d'Opal et sceptique envers moi. « *Off the record, ma chère** », intervenait-il toutes les deux minutes. Opal a fini par l'envoyer en ville, en quête d'un parfum rare de glace à l'italienne qu'on ne trouvait, ce qui tombait bien, que « quelque part Downtown », à l'autre bout de Manhattan. Opal Jewel et moi sommes ainsi restées seules pendant plus d'une heure, durant laquelle elle a confirmé ce qu'il me semble avoir su, au fond de moi, depuis mon adolescence, alors que je faisais chaque matin la navette entre notre petit appartement à loyer modéré et le lycée privé le plus classe du grand Philadelphie : c'était Opal qui avait donné à ma mère l'argent pour mes études jusqu'à ce que je décroche un master à Medill, la prestigieuse école de journalisme de Northwestern University. Pendant notre entretien, elle s'est montrée directe et drôle, plus épatante que jamais, et quand Virgil est revenu, elle m'a congédiée en me proposant de venir la voir à Los Angeles, si cela me tentait.

Dès que j'ai eu l'occasion de voyager en Californie, alors que mon premier numéro en tant que rédactrice en chef d'*Aural* était chez l'imprimeur, je me suis rendue à l'adresse qu'elle m'avait donnée, dans le quartier de Baldwin Hills. Un mot sur la porte m'a aiguillée vers l'arrière de la maison où Opal, plus chauve que jamais, fumait un joint dans un rocking-chair en expliquant à un aide-jardinier comment s'occuper de ses plants de tomates, de gombo et de basilic. Sa peau luisait dans la lumière du jour, toujours sans une ride malgré

ses soixante-six ans, et ses pommettes haut perchées, dominant le V prononcé du menton, lui conféraient une allure éthérée, quasi extraterrestre. Nous avons de nouveau parlé pendant deux heures, tandis que le soir tombait et que d'épaisses nuées de moucheron emplissaient l'air. Même si nos conversations finiraient par se tendre au moment d'aborder les détails de sa liaison avec mon père, ces premiers échanges *off the record* se sont déroulés comme un rêve : nous avons évoqué son enfance, la genèse de son style exubérant et de ses prises de position politiquement incendiaires, la manière aussi dont quarante-cinq ans plus tôt, elle, la fille noire de Détroit, l'exclue, et Nev, cet Anglais blanc un peu gauche, avaient chacun décidé de tenter sa chance avec l'autre. Non, ces histoires n'étaient pas totalement nouvelles. Mais rien qu'en les effleurant, j'y décelais déjà, potentiellement, quelque chose de plus profond. L'opportunité d'entendre des anecdotes et des révélations que je n'avais lues dans aucune des vieilles interviews d'Opal, ni même dans ce qui, par comparaison, faisait figure de montagne d'articles et de biographies consacrés à Nev.

À un moment donné, la conversation a dévié vers moi. À la lueur des grandes torches parfumées à la citronnelle, Opal m'a montré l'album hallucinant où elle avait classé tous mes articles et mes chroniques, jusqu'aux minuscules comptes rendus – très médiocres – de concerts de groupes oubliés du début des années 1990, que j'avais signés dans le *Daily Northwestern*. En feuilletant cet album, nous nous sommes attardées sur un hommage aux Ramones que j'avais écrit à la mort du dernier survivant du groupe originel, Tommy Ramone, et sur l'extrait exclusif d'un recueil à paraître d'interviews de Joni Mitchell que j'avais réussi

à décrocher. Et enfin la nouvelle de ma promotion, annoncée dans *Billboard* avec ma photo. J'ai soudain compris qu'elle avait une idée très précise d'où elle voulait m'emmener.

« Donc vous savez que je suis une fouineuse professionnelle, ai-je dit. Aviez-vous une raison particulière de vouloir me rencontrer ? »

C'est alors qu'elle m'a balancé un scoop incroyable : Nev avait lancé l'idée d'une tournée revival en Amérique du Nord, qui débiterait par un concert en tête d'affiche du Derringo Festival, à l'été 2016. Et bien qu'elle ne soit pas remontée sur scène depuis plus de vingt-cinq ans, Opal y réfléchissait sérieusement.

J'ai eu de la peine à empêcher mes yeux de jaillir de leurs orbites. « Vous voulez que j'annonce cette nouvelle ? »

— Il n'y a encore rien à annoncer, a-t-elle rétorqué en regardant toujours ma photo plutôt que moi. Je n'ai pas encore pris cette foutue décision. Lui et moi, on ne fait qu'en parler pour l'instant. Mais je voulais savoir ce que tu... en penses.

— Comment ça, vous en “parlez” ? » J'imaginai déjà cette tournée : des bribes vivantes et chaotiques de ce que je n'avais pu voir que dans des vidéos floues sur YouTube, ce fantasme rock'n'roll que je croyais impossible à réaliser. Image fugitive du visage attristé de ma mère, éclairé par des extraits de concerts diffusés à la télévision.

Opal Jewel a finalement relevé les yeux sur moi, l'album toujours ouvert sur la table devant nous. « Je me demande si j'en suis capable. Je me fais vieille. » Elle gifla l'air de sa main, comme si cette idée était un moucheron parmi d'autres.

Pourtant, j'ai tout de suite saisi à quel point ce

timing était malin. Une tournée pouvait potentiellement exciter non seulement les Mercurials, comme se faisaient appeler les vieux fans d'Opal & Nev, qui leur vouaient un véritable culte, mais aussi une nouvelle génération – des foules prêtes à hurler en chœur, avec ces précurseurs déjantés de la dissidence et de la dissonance, que les vies des Noirs comptent, que l'amour est amour, que l'avenir s'écrit au féminin. Prêts à embrasser Opal Jewel non pas comme une artiste d'autrefois en avance sur son temps mais comme incarnant le présent, l'ici et maintenant.

« Je me disais, a-t-elle repris, que tu pourrais peut-être en profiter aussi. Tu sais bien comment sont les gens du business – ils me rebattent les oreilles avec leurs histoires de...

— ... promotion, ai-je coupé, le cœur battant. Ils veulent un livre ? »

Elle a hoché la tête, plissant les yeux. Elle semblait scruter mon visage à la recherche de quelque chose. « Si je dois faire mon comeback, revenir à cette musique, à moi, à Nev et à ton père, redonner des interviews et tout le reste, ça semble un bon point de départ. »

Alors, par cette plaisante soirée dans le jardin d'Opal Jewel, j'ai tracé dans ma tête les grandes lignes du livre que j'allais écrire – l'éclaircissement définitif des qui, des comment et des pourquoi de l'émeute qui avait tué mon père et propulsé ses amis et confrères musiciens déjantés dans notre conscience à tous. J'allais en faire le prochain volume de notre série *Aural History*, retraçant la genèse des rockstars, j'y dispenserais ce qu'il fallait d'émotion contrôlée pour le rendre plus vendable, parfaitement calibré pour les émissions du matin à la télévision. J'étais loin de me douter des péripéties que ce projet allait connaître. Le produit final, avec ses

douloureuses révisions de l'histoire (celle des sujets abordés tout autant que la mienne) est ce qui suit. Vous le trouverez peut-être foutraque et désordonné par endroits, et vous découvrirez qu'il ne contient pas de réponses évidentes. Mais à l'heure où j'écris ces mots, faisant mienne la drôle d'approche pleine d'humilité qu'impose le recul, je peux promettre une chose à mes chers Mercurials : même si elle risque à certains moments de vous briser le cœur, comme elle a brisé le mien, cette histoire est aussi proche de la vérité que cela m'a été possible.

S. Sunny Curtis
20 février 2017